

4 M. Vogel
Hommage affectueux
26 novembre 89

EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE (MICHAUD)

PUBLIÉE PAR M^{me} C. DESPLACES, 38, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, A PARIS.

(TOME XLIV.)

ÉDOUARD VOGEL

PAR

M. E. CORTAMBERT.

VOGEL (ÉDOUARD), voyageur allemand, célèbre par ses explorations dans l'Afrique centrale et par sa fin prématurée et mystérieuse, naquit à Crevelt, dans la province prussienne du Rhin, le 7 mars 1829. Son père ne négligea rien pour lui donner une éducation solide et brillante à la fois; mais on eut beaucoup de peine à triompher de la constitution délicate de l'enfant, qui, atteint plusieurs fois de graves maladies, ne dut la conservation de son existence qu'aux tendres soins d'une mère dévouée. Il fit ses premières études dans sa ville natale et s'y distingua par sa vive intelligence et son activité incessante. Il entra à l'université de Leipsick, où il prit le grade de docteur : les mathématiques, l'astronomie, les sciences naturelles (la botanique en particulier), étaient ses trois branches de prédilection. Il faisait souvent des excursions botaniques à de grandes distances de la ville; il consacrait la majeure partie de ses nuits à l'observation des astres. Ces dures fatigues fortifièrent son tempérament, au lieu de lui nuire. Sa noble passion pour la science, son désintéressement, sa loyauté, l'élévation de son âme, lui valurent l'affection de tous. Ses professeurs lui vouèrent un vif attachement : son maître d'astronomie, le docteur d'Arrest, voulut l'accompagner à Berlin et le recommanda à l'astronome Encke et au géographe Carl Ritter, qui l'initièrent à leurs savantes études. Le jeune docteur noua des relations avec les hommes les plus éminents de la Prusse, avec

Alexandre de Humboldt, M. de Bunsen, etc., et partout il s'attira la bienveillance et l'admiration de ceux qui le connurent. Ses premières publications, dans les *Astronomische Jahrbüchern* de Schumacher, frappèrent le célèbre astronome anglais Hind, qui l'appela à Londres pour l'attacher à son observatoire. Vogel accepta avec joie cette offre honorable. Arrivé en Angleterre, il étonna par la variété et la solidité de ses connaissances, et fut immédiatement admis à la Société royale d'astronomie; il devint bientôt après membre de la Société royale géographique; là il se lia avec Petermann, avec Berthold Seeman et d'autres géographes ou voyageurs. Les grandes explorations dont les récits retentissaient autour de lui enflammèrent dans son esprit, plus vivement que jamais, la passion des voyages, qu'il avait eue dès l'enfance; il manifestait hautement son désir de participer à quelque expédition lointaine. — On venait précisément d'apprendre la nouvelle de la mort de James Richardson, chef de l'expédition entreprise en 1850, sous les auspices du gouvernement anglais, pour l'exploration du Soudan, et dont faisaient partie les docteurs allemands Barth et Overweg (voy RICHARDSON et OVERWEG). La Société géographique, sollicitée par Barth d'envoyer un observateur instruit pour remplacer l'infortuné voyageur, fit agréer à lord John Russell notre jeune savant, qui était recommandé d'ailleurs avec instance par le ministre de Prusse, M. de

Bunsen. Cependant il n'avait encore que vingt-trois ans ! — Son départ fut résolu promptement ; il en poussa les préparatifs avec activité, et il l'annonçait à son père par la lettre suivante : « ... Ma « résolution soudaine vous frappera ; vous croi-
« rez que j'ai volontairement caché ce projet. Il
« n'en est rien ; il y a quinze jours, je n'y pen-
« sais pas moi-même. Maintenant j'ai donné ma
« parole, et tout effort pour me retenir sera inu-
« tile. Je pars dans quelques jours pour rejoindre
« Barth et Overweg sur les bords du Tsad.... Met-
« tez votre confiance en Dieu, sous la protection
« de qui je voyage. » — Il quitta Londres le 19 février 1853, accompagné de deux sapeurs du génie, Church et Swenney ; il s'embarqua à Southampton, au moment même où l'on apprenait une autre perte de l'expédition africaine, la mort d'Overweg. Vogel prit la route de Malte ; il toucha pour la première fois la terre d'Afrique à Tunis et se trouva le 7 mars à Tripoli, où il reçut du consul anglais, le colonel Hermann, l'accueil le plus sympathique. Il éprouva dans cette ville un retard de trois mois, attendant qu'on lui envoyât de Malte des caisses d'instruments, de provisions, de présents pour les indigènes, etc. ; mais il sut employer ce retard : il se familiarisa avec la langue arabe, l'équitation, le maniement des armes à feu, la taxidermie ; il fit des observations météorologiques et magnétiques, visita les environs de Tripoli, entre autres les ruines de Lebida ; enfin il lia amitié avec un personnage qui pouvait lui être très-utile, Hadji-Achem (cousin du sultan de Bornou), homme instruit pour un Africain, qui avait voyagé avec Clapperton et qui revenait en ce moment du pèlerinage de la Mecque. Vogel lui proposa de l'admettre dans sa caravane. — A la veille du départ, notre jeune voyageur se fit, par une chute de cheval, une blessure qui le retint encore quelques jours. Pour surcroît de contrariété, le sapeur Swenney était malade ; il fut décidé qu'il retournerait en Angleterre, et le colonel Hermann écrivit à Malte pour demander un autre militaire de la même arme : on envoya le caporal Macguire, qui ne rejoignit l'expédition qu'au Fezzan. — La caravane partit le jour fixé, suivant la régularité britannique, et Frédéric Warrington, fils de l'ancien consul anglais de Tripoli, en prit le commandement provisoire. Elle s'arrêta d'abord dans la plaine d'Aïn-Sara, puis, au delà des monts Tarhona, dans la vallée de Beniolid, où son chef, rétabli, put enfin se mettre à sa tête. Elle comptait trente-trois chameaux, un cheval pour Vogel, deux domestiques attachés à son service particulier, un cuisinier, douze chameliers, deux hommes de peine et le sapeur Church, qui allait bientôt avoir pour compagnon un second sapeur, Macguire. Hadji-Achem et son domestique rejoignirent la troupe peu de temps après. On se trouvait à la fin de juin, au plus fort de l'été, et il y avait quelque

témérité à s'aventurer ainsi pendant les plus ardentes chaleurs à travers le désert ; on voyageait la nuit autant que possible ; car, le jour, le sol brûlant endommageait les pieds des chameaux ; la température était, à l'ombre, de trente-cinq à trente-huit degrés centigrades ; au soleil, de cinquante degrés. On pénétra dans le Fezzan, pays qui relève du pacha de Tripoli ; on passa à Bondjem, à Sokna, ville assez importante ; on franchit le plateau désert de Hamada, aux limites duquel s'élèvent le Haroudj-el-Açouad (montagnes noires) et le Haroudj-el-Abiad (montagnes blanches) ; on entra, le 5 août, à Mourzouk, capitale du Fezzan. — Il fallut y rester jusqu'en octobre, parce que Hadji-Achem, sévère musulman, voulut passer dans cette ville les fêtes du grand Baïram ; Vogel en profita pour faire des explorations aux environs, particulièrement à Djerma, dans laquelle on croit reconnaître l'ancienne métropole des Garamantes ; à Sesan, près de laquelle on voit des châteaux rectangulaires, flanqués de tours, et d'une époque évidemment très-reculée ; enfin aux lacs de Natron, une des plus célèbres curiosités du pays. Ces lacs, au nombre de cinq, sont au nord-ouest de Mourzouk, au milieu d'un horrible désert, assemblage confus de vallées et de collines formées par des sables mouvants. Notre voyageur examina spécialement celui qu'on appelle Bahr-el-Doud à cause d'un très-petit crustacé rouge, le doud, qu'on y pêche en abondance et qui porte, dans les classifications zoologiques, le nom d'*Artemia Oudneyi*, mais, dans les relations de la plupart des voyageurs, celui de *ver du Fezzan*. — Vogel put, pendant son séjour au Fezzan, acquérir de précieuses notions sur la statistique et le commerce de ce royaume, et il les a transmises par des lettres qui ont été publiées. Il quitta Mourzouk vers le milieu d'octobre. Le gouverneur de cette capitale lui fit présent d'un très-beau cheval. La caravane se trouvait fort augmentée : elle n'avait pas moins de 70 chameaux et de 65 hommes bien armés. Elle était parfaitement approvisionnée d'eau et de dattes. Le désert se montre dès qu'on a dépassé la ville ; les voyageurs y furent assaillis par un violent tourbillon de sable et ne durent leur salut qu'à l'expérience de Hadji-Achem, qui leur enseigna un abri dans des ruines voisines de la route. Ils arrivèrent à Gatron ou Gherthroun, chef-lieu du plus grand district du Fezzan ; ils y rencontrèrent une caravane venant de Bornou et amenant quatre ou cinq cents esclaves, conduits par des Tibou. Ces infortunés étaient presque tous des jeunes filles et de très-jeunes garçons ; leurs souffrances et les mauvais traitements qu'ils enduraient émurent de pitié Vogel, et il en fait, dans une de ses lettres, un tableau déchirant. L'affreux aspect de la route est interrompu un instant par l'oasis où se trouve Tedjerry, la dernière ville du Fezzan vers le sud ; elle reprend sa triste

nudité immédiatement après; ce ne sont que sables et rochers, parsemés de morceaux de bois pétrifiés, témoignant qu'à une époque reculée ces lieux, aujourd'hui si arides, ont dû être moins privés de verdure. Ce qui afflige le plus dans cette voie désolée, ce sont les nombreux ossements humains qui le jonchent à chaque pas : tristes débris des esclaves que la fatigue et les plus cruels traitements ont fait périr. — Les oasis de Segghedim et d'Ikbar viennent enfin reposer la vue par la fraîche verdure de leurs palmiers douds, de leurs mimoses et de leurs pâturages. On entre désormais dans le territoire de Bilma, le centre de la puissance des Tibou, qu'on appelle aussi Tébou ou Téda, nation assez considérable, de couleur noire, mais à la physionomie toute caucasique et qu'il ne faut pas confondre avec les nègres. — Vogel arriva à Achénoumma, résidence habituelle du sultan de Bilma, mais d'ailleurs très-pauvre capitale, composée de cent vingt misérables huttes, y compris le palais du prince; le voyageur aborda le souverain sans cérémonie et lui tendit la main, au grand étonnement de la cour, qui ne pouvait croire qu'un étranger se présentât comme l'égal d'un si grand sultan. Toutefois il s'attira complètement l'amitié du monarque en lui faisant cadeau d'un burnous, d'un caftan rouge, d'une pièce de mousseline, d'un fez, de deux rasoirs et de quelques pièces de calicot gris; il en reçut à son tour un mouton gras et du riz, et, ce qui valait mieux encore, l'assurance de le protéger dans toute la traversée des Etats tibou et de faire parvenir toutes ses lettres à Mourzouk. — L'homme blanc était l'objet d'une vive curiosité dans le pays : les femmes surtout cherchaient avidement à voir une physionomie si nouvelle et si étrange pour elles. Un certain nombre se hasardèrent à entrer dans sa tente pour l'examiner de plus près, et il eut grand-peine à se débarrasser de leur importunité; néanmoins elles se retirèrent comblées de joie quand il eut fait à chacune le présent de quelques aiguilles à coudre. Il dépeint ces beautés tibou sous des couleurs peu séduisantes : leur teint noir, dit-il, est rehaussé par d'abondantes onctions d'huile, par un bouton de corail à leur narine, par des cheveux tressés en une multitude de petites nattes qui, toutes dégouttantes de graisse, pendent verticalement le long du visage. — L'expédition eut à craindre les attaques des Touareg, qui font de fréquentes incursions contre les Tibou et qui essayèrent de la surprendre. Mais, comme on faisait bonne garde, ils durent renoncer à l'entreprise. On parvint sans accident à la ville de Bilma, centre commercial plus important qu'Achénoumma. Les produits principaux qu'elle exporte sont le sel et le natron, très-abondants sur ce territoire, et qu'on expédie en grandes quantités au Soudan. — Le désert recommence après Bilma, et il est affreux comme auparavant,

surtout dans la région de Tintoumma; on y rencontre cependant les puits d'Aghadem et de Belgahchéferri. C'est à ce dernier que finit le plateau du Sahara, dont Vogel avait trouvé l'altitude moyenne de 400 mètres; à partir de ce point, on descend vers le bassin du lac Tsad; le sol se montre plus fertile; mais, près du lac, il est marécageux et sujet à des inondations très-dangereuses. — Le Kanem est le premier pays du Soudan qui s'offre dans cette direction. On pénètre ensuite dans le Bornou, et, après avoir traversé la rivière nommée Koumadougou-Ouabi ou Yeou, Vogel entra, le 13 janvier 1854, à Kouka, capitale de cet empire, un des plus puissants des Etats nègres de l'Afrique centrale. Il se trouvait en bonne santé, malgré les prodigieuses fatigues qu'il avait éprouvées; mais tous ses compagnons étaient atteints de la fièvre, et un interprète amené de Malte mourut même en arrivant. On avait perdu trois chameaux dans ce long trajet. — Kouka venait d'être le théâtre d'une grande révolution politique. Le cheikh Omar, sultan de Bornou, avait été renversé par son frère Abd-er-Rahman; néanmoins les lettres de recommandation que Vogel avait pour le premier lui servirent pour le second; il fut brillamment accueilli et considéré comme un ambassadeur de la reine d'Angleterre. — Barth n'était plus dans cette ville; il avait entrepris une grande excursion dans les régions de l'ouest. Mais Vogel voulut habiter la maison et même la chambre où son compatriote avait demeuré. Il dépeint d'une manière intéressante son séjour : l'aspect assez animé de Kouka, ses vivantes promenades du Dendal, son marché bien fourni, ses éclatantes solennités religieuses (mélangées d'islamisme et de coutumes païennes), mais aussi la saleté repoussante de ses rues, son atmosphère obscurcie par la poussière, sa campagne sans verdure et sans culture, ses innombrables et importuns insectes : fourmis blanches, fourmis noires, punaises, etc.; il décrit les habitants, bizarrement tatoués, et particulièrement les femmes, qui, fort laides, petites, trapues, sont cependant singulièrement coquettes. — Le sultan Abd-er-Rahman était fort défiant, et, quoiqu'il eût reçu Vogel avec une grande pompe et qu'il lui envoyât tous les jours des provisions, il lui défendit d'entreprendre de grands voyages. Le docteur se contenta donc, pour le moment, de faire de courtes excursions autour de Kouka : il visita la ville de N'gornou, détruite par les inondations du Tsad; il parcourut, sur la barque d'Overweg, qu'il fit réparer, une grande partie de ce lac; il en mesura l'altitude, qui est de 252 mètres, et le trouva généralement marécageux, avec des bords pleins de roseaux, peuplés d'éléphants, de rhinocéros, d'hippopotames, de buffles, d'antilopes, de crocodiles. L'eau, très-peu profonde, lui parut douce, mais tellement remplie de débris organiques qu'elle n'est pas potable. Vogel faisait

des études continuelles sur la géographie physique et la végétation du pays. A la fin de février 1854, il fut atteint, à Kouka, de la fièvre jaune et se trouva bientôt réduit à toute extrémité : ses compagnons le croyaient perdu ; il se guérit cependant par l'emploi de la rhubarbe et du calomel, et en s'enveloppant de draps trempés dans l'eau fraîche. — Le 27 mars, il était assez rétabli pour accompagner Abd-er-Rahman dans une expédition chez les Mousgo et au pays de Toubori ; c'était une de ces expéditions destinées à enlever des esclaves et que les sultans de Bornou renouvellent de temps à autre dans les régions méridionales du Soudan, au milieu de populations sans défense et sans organisation politique. Vogel fut révolté des ignobles cruautés qui accompagnent ces razzias ; mais il trouva dans ce voyage l'occasion d'étudier des peuples nouveaux, tout à fait sauvages et païens, qui vont entièrement nus ; il observa des productions nouvelles aussi dans une contrée extrêmement fertile, et il vit le grand lac Toubori, qui paraît changer d'étendue suivant les époques de l'année. — Au retour de cette expédition, le sultan permit à Vogel de faire une exploration au pays de Mandara, situé aussi au sud du lac Tsad, mais moins loin que les Mousgo. Arrivé à Mora, capitale de ce pays, il se voit saisi violemment et jeté en prison ; car le perfide souverain de Bornou avait envoyé à celui de Mandara un message où il l'engageait à enlever à l'étranger son argent et même la vie. Cependant, grâce à la protection du vizir, qu'il avait guéri d'une ophthalmie, il réussit à sortir de captivité ; il chercha un asile chez le cheikh d'Oudyé, au sud-est de Kouka. Là il apprit qu'une contre-révolution avait renversé Abd-er-Rahman et remis Omar sur le trône. Il retourna alors à Kouka, où il fut parfaitement accueilli par le souverain restauré. — Il entreprit, au commencement de décembre, un voyage à Zinder, vers les confins occidentaux de l'empire de Bornou. Une délicieuse surprise l'attendait dans ce voyage : il rencontra près de Boundi, dans une vaste forêt, le docteur Barth, qui revenait de son voyage de Tombouctou et que l'on croyait mort depuis deux ans. Ils passèrent deux heures ensemble. Cette intéressante entrevue est décrite longuement dans les *Travels in central Africa* de Barth (t. 5, p. 381) ; Vogel la mentionna à la hâte dans un billet confié à une caravane qui partait pour Tripoli. On apprit ainsi avec joie en Europe la nouvelle de l'existence du célèbre explorateur, dont on avait annoncé la mort. — Vogel continua sa course vers Zinder ; Barth, son retour vers Kouka. Les deux nouveaux amis se trouvèrent enfin réunis dans cette dernière ville le 29 décembre. Ils passèrent vingt-deux jours ensemble ; ce furent certainement les plus agréables de leur séjour en Afrique. — Poussé par le désir de connaître, Vogel repartit de Kouka le 26 janvier 1855 ; il avait

l'intention de visiter les grandes villes de Yakoba et de Zaria, dans le pays des Fellatah, cette nation puissante, intelligente et ambitieuse, au teint rougeâtre et nullement nègre, qui domine dans une grande partie du Soudan. Il était accompagné du caporal Macguire et de quatre serviteurs. Church n'était plus avec lui ; il l'avait renvoyé en Europe avec des lettres et des collections. — Vogel s'avança au sud-ouest et arriva à Gombé, capitale du pays de Boberou, sur la Gongola, affluent de la Bénoué, qui est elle-même tributaire du Niger. Il fut bien reçu par le sultan de cette ville ; quatre jours après, il parvenait à Yakoba, capitale du pays de Baoutchi ou Bolobolo. Là, un gouverneur soupçonneux le prend pour un espion et lui signifie l'ordre de s'éloigner ; Vogel va trouver le sultan lui-même, qui était occupé dans le voisinage à combattre des tribus rebelles. Il en est bien reçu ; il l'accompagne dans ses expéditions militaires ; le corps de troupes auquel il se trouve mêlé tombe dans une embuscade : une grêle de flèches empoisonnées siffle autour de lui ; ses compagnons de combat prennent la fuite ; il reste seul et court le plus grand danger ; mais, par bonheur, une balle lancée par lui étend mort un des ennemis : les autres s'enfuient, et il reste maître du champ de bataille ; en récompense de cet exploit, il reçut du souverain un mouton gras. — Le sultan ne voulait plus laisser s'éloigner un hôte si précieux : Vogel fut obligé de partir en secret, atteint d'une grande dysenterie ; il trouva, à Yakoba, Macguire, très-malade aussi. On s'éloigna au plus vite de ce pays, qui est fort malsain, quoique très-élevé. Notre infatigable voyageur tente alors, malgré sa santé affaiblie, une tournée considérable vers le sud : il veut voir la grande rivière Bénoué ou Tchadda, et il arrive sur ses bords en avril 1855 ; il la traverse en un point que le steamer anglais *la Pleiad*, dans sa mémorable reconnaissance de 1854, avait atteint six mois auparavant. Il séjourna un mois à Tindang, auprès du sultan du pays d'Hamarroua ; il était là tout près du grand royaume d'Adamaoua, qu'il désirait visiter ; mais l'état d'hostilité des populations intermédiaires l'empêcha d'exécuter ce projet. Il revint à Gombé par le territoire des Yem-Yem et des Tangal, populations très-sauvages et cannibales, sur lesquelles les Soudaniens de l'ouest débitent les contes les plus fantastiques, comme ceux qui, dans le Soudan oriental, ont cours sur les Nyam-Nyam. Dans ce retour pénible, exécuté à l'époque des pluies, il perdit presque toutes ses bêtes de somme. Il n'en projette pas moins une lointaine excursion à l'ouest, jusqu'à Zaria. Il laisse ses bagages à Gombé, sous la garde de Macguire ; il revoit Yakoba, franchit le Yeou vers sa source, et, après d'énormes difficultés qu'opposent à sa marche les inondations, il arrive à Zaria, appelée aussi Sabia, Sansam ou Zegzeg, la plus grande

ville qu'il eût encore vue dans l'intérieur de l'Afrique. Il revint à Yakoba, alla de nouveau à Tindang, où l'appelait le sultan d'Hamarroua, qui lui fit l'accueil le plus gracieux et qui voulut lui offrir un présent de dix mille cauris, avec un magnifique vêtement. Il se rend encore une fois à Yakoba et veut gagner la Bénoué par une route plus occidentale, dans la direction de la grande cité d'Oukari; mais d'immenses inondations l'empêchèrent d'aller jusqu'à cette ville. Il atteignit seulement la rivière et demeura quelque temps chez les Rôna, peuplade en quelque sorte amphibie, dont les cabanes de paille sont disséminées au milieu des marais de la Bénoué; il se plut à chasser avec eux l'ajouh, espèce de lamantin qu'il a le premier fait connaître et qu'on nomme désormais *Manatus Vogelii*. — Reprenant la route de Yakoba et de Gombé, il entra enfin, le 1^{er} décembre, à Kouka, où Macguire l'avait précédé de plusieurs mois. — A peine a-t-il mis en ordre ses collections et ses nombreux documents, fruit de sa longue et laborieuse excursion dans le Soudan occidental, qu'il se dispose à explorer aussi le Soudan oriental. — Il fait part de ses nouveaux plans dans une lettre à lord Clarendon, datée du 4 décembre 1853 et la dernière qu'on ait reçue de lui. Il annonce qu'il va partir pour le Filtri et se rendre à Ouara, capitale du Ouadây. — Il partit, en effet, pour ce nouveau voyage le 1^{er} janvier 1856, laissant Macguire à Kouka. Mais dès ce moment l'incertitude a régné sur son sort. On apprit seulement d'une manière vague qu'il s'était rendu au Ouadây par le Filtri. Yao et la vallée du Bat-ha. Un long silence s'était fait sur lui, lorsqu'au commencement de 1857, le bruit se répandit à Bornou, et, de là, en Europe, par une lettre de Macguire, que Vogel avait été tué par ordre du sultan du Ouadây, Mohammed-Chérif, en représailles de la confiscation opérée sur les marchandises venant de ses Etats par l'agent anglais de Tripoli. La fatale nouvelle fut aussi annoncée au Caire par Sidi-Mohammed-el Chinguéti, envoyé du sultan de Darfour; mais on lui attribuait une autre cause : on disait qu'Abd-ul-Ouahad (nom arabe pris par Vogel), s'étant dirigé, dans une de ses excursions aux environs de Ouara, vers une montagne sacrée dont l'accès était interdit, aurait été, par ce fait, arrêté, conduit devant le prince et immédiatement mis à mort. Suivant des renseignements obtenus au Kordofan par M. Werner Munzinger, le vizir et favori du sultan, Djerma, homme avare et insatiable, aurait donné une hospitalité bienveillante en apparence à Vogel, dans l'intention perfide de s'emparer de son cheval et de ses bagages, et, suivi d'une troupe de soldats, il l'aurait surpris et massacré au milieu de la nuit, six ou sept jours après son arrivée à Béché, l'une des deux capitales du pays. — Cependant les plus authentiques détails paraissent être ceux que le consul général Hermann

recueillit en 1863, à Tripoli, d'un nommé Mohammed-ben-Sliman, se disant un des quatre serviteurs qui accompagnaient Vogel quand il partit pour le Ouadây. Cet homme rapporte que son maître, arrivé à Ouara vers la fin de janvier, fut reçu par le sultan d'une façon très-amicale et logé dans la maison d'un haut fonctionnaire, l'hagid (caïd) Kheighama (Djerma?). Mais bientôt le prince, excité par des insinuations malveillantes, regarda d'un mauvais œil le voyageur, qui, écrivant le jour et passant les nuits à observer les astres, lui semblait s'occuper de sortilèges, et qui lui était d'ailleurs suspect comme venant du Bornou, Etat ennemi. Mohammed-ben-Sliman affirme que Vogel n'était point monté sur la montagne regardée comme un lieu sacré; qu'il en demanda, il est vrai, l'autorisation, mais qu'il ne transgressa pas la défense qu'on lui fit d'y aller. Quinze jours après l'arrivée du docteur à Ouara, le sultan le manda subitement, ajoute le même informateur, et lui ordonna de quitter sur-le-champ le pays. Vogel rentra pour faire ses préparatifs de départ, quand un serviteur du prince lui apporta l'ordre de ne pas, au contraire, sortir de sa maison. Il prit alors la résolution d'aller lui-même trouver le sultan, et partit avec un revolver à sa ceinture. Mohammed essaya inutilement de l'en dissuader. Tous deux parurent devant le sultan, qui commanda de faire venir les autres serviteurs du voyageur et qui alors dit au vizir : « Il faut tuer ces chrétiens. » Le ministre voulut résister à cette intimation, mais vainement. On leur lia à tous les cinq les mains derrière le dos. Le docteur, percé de coups de lance, tomba sur le sol en poussant un long soupir, et on lui coupa la tête. Trois de ses domestiques subirent le même sort, et le quatrième, Mohammed, l'auteur de ce récit, n'y aurait pas échappé non plus, s'il ne se fût dégagé de ses liens et n'eût paré les coups de sabre avec son bras, et si l'un des fonctionnaires présents n'eût demandé grâce pour lui. Il fut vendu comme esclave, s'échappa, revint au Bornou et put gagner Tripoli avec une caravane, dans l'intention de faire connaître ce qu'il savait sur Vogel. — Tout ce récit porte le caractère de la vérité, et Mohammed dépeignit la physionomie, le costume et tout l'aspect de Vogel, de manière à le faire reconnaître parfaitement; il nota même, relativement au voyage du docteur à Yakoba et à d'autres villes où il l'avait accompagné, dit-il, différentes circonstances qui ne permettent pas de révoquer en doute sa sincérité. — Une autre information vient concorder avec celle-là : un nommé Edressi, parent du sultan de Ouadây, qui avait fui pour échapper à la coutume barbare d'après laquelle les proches du souverain régnant sont mis à mort ou condamnés à avoir les yeux crevés, a rapporté au consul général anglais que le seul coupable dans le meurtre de Vogel serait le sultan,

tandis que son ministre en est tout à fait innocent, et il a ajouté que le prince, après le massacre, aurait voulu faire brûler tous les objets qui avaient appartenu au voyageur, mais que le ministre avait refusé de s'en charger. — Tout se réunit donc pour nous faire voir que Vogel a dû périr d'une mort violente en 1856, et il est probable que les papiers qu'il avait au Ouadây sont anéantis aussi. Ceux qu'il avait laissés à Macguire sont également perdus; car ce militaire, après avoir appris la fatale nouvelle du Ouadây, partit avec les notes si nombreuses et si précieuses de son chef, et fut assassiné dans le Sahara, sur la route du Fezzan, par des pillards, qui ont dû enlever ou détruire tout ce qu'il emportait. — Pour dévoiler la destinée de Vogel, de louables efforts ont été tentés : il s'est formé, dans ce but, à Gotha, un comité qui confia d'abord la direction de l'expédition au baron de Hugel, puis à M. Werner Munzinger; cette expédition ne put s'avancer plus loin que le Kordofan, à cause du refus que fit le sultan de Darfour de laisser traverser ses Etats. D'un autre côté, M. de Beurmann, mû par le même désir, partit de Tripoli, gagna le Soudan, pénétra dans le Bornou, et il marchait dans la direction du Ouadây, quand il fut assassiné au commencement de 1863. Auparavant était mort au Caire M. Richard de Neimans, qui se préparait à aller à la recherche de son infortuné compatriote ou du moins de ses papiers; c'est aussi principalement cette recherche qu'avait en vue le docteur Cuny dans son voyage au Darfour, où il a péri en 1858. —

Vogel était d'une stature peu élevée; il avait une physionomie ouverte, les yeux bleus, les cheveux blonds. Doué d'un excellent esprit d'observation, il possédait au plus haut degré le talent de rendre accessibles, agréables même, à la masse du public les sujets scientifiques. Il avait une bonne humeur constante et une confiance imperturbable en son étoile, confiance qui allait jusqu'à la témérité et qui fut sans doute la cause de sa mort. On a remarqué qu'il aimait la parure et les broderies, comme la plupart des étudiants allemands. — Malgré le peu d'années qu'il a vécu, les services qu'il a rendus à la science, et particulièrement à la géographie de l'Afrique, sont nombreux et bien précieux, et cependant c'est par ses lettres seulement que nous connaissons le fruit de ses voyages. Que serait-ce si nous possédions son journal lui-même! — On peut consulter sur ce remarquable voyageur les ouvrages suivants : *Voyages d'Ed. Vogel dans l'Afrique centrale*, par H. Wagner (en allemand); — *Remarques et lettres de Vogel et sur Vogel*, par Elise Polko (en allemand); — *Bulletin de la société de géographie*, plusieurs articles (particulièrement celui de Ch. Grad, août-septembre 1862); — *Nouvelles Annales des voyages*, de V.-A. Malte-Brun (particulièrement octobre 1858 et juin 1863); — *Journal de géographie*, des docteurs Neumann et Koner (en allemand); — *Communications géographiques*, du docteur A. Petermann (en allemand); — *Actes de la société royale géographique* (en anglais); — *Progrès de l'expédition de l'Afrique centrale*, par A. Petermann (en anglais).